

Sociographie de l'Asie du Sud-Est

M. Lucien BERNOT, professeur

La leçon inaugurale a eu lieu le vendredi 2 mars 1979 ; les cours et séminaires ont commencé le mardi 6 mars.

Le feu, le bois et le métal

Pour la première année de cet enseignement, nous avons tenté de faire le bilan de ce que nous savons sur la production du feu, l'utilisation du bois de chauffage et le travail des métaux, à partir de la littérature ethnographique. Ces informations, noyées dans la masse de celles que nous apportent les bonnes et copieuses monographies, y occupent généralement une place secondaire par rapport à des thèmes jugés plus nobles comme la religion, l'organisation sociale, les légendes. Absentes des Chroniques locales, ces informations sont de valeur très inégale et présentent bien des lacunes. Mais ce que nous savons mérite d'être utilisé et mis en perspective avec des travaux comme ceux de Charles Frémont ou de Joseph Needham. Peu d'ethnies de cette région produisent encore du métal à partir de minerais, et les Lawa de Bo Luang, en Thaïlande, sont sans doute les derniers fondeurs de minerai de fer.

Les orfèvres reçoivent l'argent en barre, et les forgerons de village acquièrent des aciers importés, pour les bandages des roues ou les socs de charrue ; de façon générale, ils fabriquent les objets qui leur sont traditionnellement demandés, à partir de métaux de récupération : lames de ressort pour les couteaux (coupe-coupe), fil de cuivre pour les bracelets, laiton provenant des douilles d'ampoules électriques brisées, pour les viroles. De plus, certaines populations qui connaissaient autrefois — disons à la fin du siècle dernier — les techniques de la forge, les ont aujourd'hui abandonnées, jugeant plus facile d'acquérir les objets analogues à ceux qu'ils fabriquaient, dans une ethnie de la plaine voisine qui a maintenu un tel artisanat. C'est le cas, par exemple, des Marma du Bangla-Desh qui achètent leurs coupe-

coupe chez les forgerons bengalis. Enfin, les allumettes fabriquées dans les villes sont maintenant universellement utilisées dans cette région.

Et pourtant, certaines connaissances restent tenaces : des outils ou des instruments traditionnels sont encore utilisés pour la transformation des métaux de récupération ; des légendes viennent « témoigner » de mythiques origines du feu ; des cartes de répartition de types d'instruments et des noms de métaux permettent de déceler les emprunts ; la présence, dans les villes, de quartiers de forgerons utilisant parfois un moteur électrique, suffit pour juger qu'il y a aussi des changements sociaux et des changements techniques. Enfin, tel ou tel villageois, lettré, bouddhiste astrologue et entêté poursuivant avec opiniâtreté ses recherches à partir de plantes et de métaux, apporte la preuve de la persistance de l'alchimie. Ces remarques méritent quelques réflexions.

Dans la partie occidentale de l'Asie du Sud-Est, le feu peut être encore produit par friction, nous en avons été témoin plusieurs fois, entre 1951 et 1976. Chez les Marma, Cak, Tipera, Chin, « Kuki » de Cachar, Kachin, les modes de production du feu varient d'une ethnique à l'autre, mais ce ne sont pas les mêmes techniques pour les hommes et pour les femmes. De nombreux mythes d'origine du feu, en Asie du Sud-Est et dans le Pacifique occidental, font apparaître une certaine compétition, voire une rivalité ou une coopération entre les hommes et les femmes qui guettaient cette nouveauté. Chez les Kachin, bien étudiés par C. Gilhodes, un mythe nous apprend que Tu et Thu (mots qui signifiaient les quatrièmes nés dans la liste des frères et dans la liste des sœurs) furent les deux premiers Kachin qui apprirent aux hommes la façon d'obtenir du feu. Dans les premières décennies du xx^e siècle, ce mythe était réactualisé chaque fois qu'il s'agissait d'allumer le premier feu dans une maison nouvellement bâtie. Le quatrième frère et la quatrième sœur de la maisonnée s'asseyaient alors face à face, d'une main chacun tenait un poignet de son vis-à-vis et la main restée libre (celle dont le poignet était tenu) frottait un bambou fendu, sur un autre bambou horizontalement posé sur un chevalet.

Toutes les techniques de production du feu répertoriées à ce jour (W. Hough, puis H.S. Harrisson) sont attestées en Asie du Sud-Est. Nous avons parlé du « briquet pneumatique », dit aussi « briquet à piston » que nous évoquerons encore un peu plus loin. Cet instrument est formé d'un corps de pompe (bambou ou corne) de 10 à 25 centimètres de haut, dans lequel un piston, violemment frappé, comprime l'air emprisonné, en élevant la température au point de porter à incandescence un morceau d'amadou fixé sous le piston. Avec des lacunes ici et là, le briquet à piston est réparti de la rive gauche de l'Irrawady (Kachin) aux Philippines (Kalinga, Igo-rots, etc.), de la frontière méridionale de la Chine (Wa) à l'île de Flores.

Henry Balfour, en 1907, dans des *Essays...* présentés à E.B. Tylor — qui s'était intéressé à cet objet en 1878 — avait fait le point sur ce sujet. Un tel type de briquet, analogue au briquet à air de la physique expérimentale, avait vu le jour en France, en 1802, communication de M. Mollet dans le *Journal de Physique* de 1804. Il fut très vite connu en Angleterre où John Dalton, depuis 1800 se livrait à des expériences sur la compression et la raréfaction de l'air ; puis un peu plus tard en Allemagne, où il reçut le nom de *Tachypyrion*. Or en Asie du Sud-Est, d'après les objets déposés dans les musées d'ethnographie, d'après les récits des voyageurs, rien ne permet de dire que ce type de briquet était connu au XVIII^e siècle. Adolf Bastian dans *Die Voelker des Oestlichen Asien*, 1866, t. II, p. 418, interrogeant un Birman qui possédait un briquet à piston, s'entendit répondre que cet objet était arrivé dans le village en 1826 ; cependant, toujours d'après Bastian, un autochtone fut capable de lui en fabriquer un. Plus près de nous, Madeleine Colani (*B.E.F.E.O.*, 1936) rouvrit ce dossier sans davantage de résultats probants. Signalons aussi qu'aucun briquet pneumatique de fabrication européenne n'a été retrouvé dans cette région. Il faudrait aussi retrouver — mais existent-ils ? — les noms locaux désignant cet objet avant le XVIII^e siècle. Les noms actuels sont tous des syntagmes ; ex. : birman *mi: pwat* = « feu - piston » ; malais *gobek api* = « piston - feu ». J. Needham, dans *S.C.C.* IV 2, s'interroge sur l'ancienneté de ce briquet en Extrême-Orient. Très prudemment il rappelle une hypothèse de M. Haschimoto qui voyait dans les étymologies graphiques des caractères cycliques *ping* et *ting*, les deux parties essentielles du briquet à piston.

Le ramassage du combustible pour la cuisine quotidienne incombe généralement aux femmes, les hommes constituent les réserves de bois pour la forge sans dédaigner l'aide féminine. Le chauffage rapide, la combustion lente, la quantité de chaleur produite, la senteur du bois qui brûle sont autant de critères à partir desquels les combustibles sont choisis ; leurs braises incandescentes étant devenues momentanément inutiles sont conservées avec soin comme charbon de bois. Tous les forgerons connaissent les propriétés calorifiques du charbon de bois ainsi facilement obtenu, mais, évidemment en très petite quantité. Nous manquons d'information concernant la fabrication artisanale de ce combustible pour cette région. Les Birmans des environs de Mandalay considèrent qu'un kilo de charbon de bois produit autant de chaleur que trois kilos de bois sec, c'est-à-dire d'un bois coupé depuis un ou deux ans et conservé sous abri. Rappelons que pour 100 kilos de bois mis à carboniser on ne retire qu'une dizaine de kilos de charbon de bois (Max Ringelmann). Le forgeron, comme la cuisinière préfèrent utiliser des bois sans écorce, ce qui évite la production de fumée.

Il est indispensable, pour assurer à des informations de ce type, une certaine solidité, de s'appuyer sur des exemples concrets, précis, chiffrés.

Nous avons procédé ainsi dans les cours et, tout en nous efforçant d'être bref, nous allons reprendre un exemple.

Pour souder un cercle (ou bandage) de roue, d'après des informations recueillies près de Mandalay, Taunggyi, Akyab, le forgeron utilise d'abord des éclats et débris de bambou bien sec afin que le métal atteigne le stade du rouge-cerise. Après quoi, il place sur son foyer le charbon de bois de teck, provenant d'une précédente chauffe et soigneusement conservé, ce qui lui permet de porter le métal à la température du blanc-soudant. Les deux extrémités du cercle à souder, de 4 cm par 1,3 cm d'épaisseur devant être portées à cette température sur une dizaine de centimètres, il faut compter en moyenne une quinzaine de minutes et nous pensons que deux kilos de charbon de bois sont utilisés. Nous avons cherché, pour les différentes chaînes opératoires, les temps nécessaires, la qualité et la quantité de bois utilisé (bois, charbon de bois, copeaux, bambou, ou même paille de paddy et bouses séchées). Les chiffres recueillis sont sensiblement les mêmes que ceux notés par Ch. Frémont il y a quelque soixante ans.

A noter que le mot pour « charbon de bois » semble être passé, du chinois, dans les langues de cette région : pékinois *t'an*, siamois *p'ao t'an*, birman *t'an* (combustible).

Les noms des principaux métaux : fer, cuivre, argent, or, étain, et des alliages : laiton, bronze, etc., sont difficilement séparables des noms de couleur. Par exemple, les mots chinois pour « or » et « argent » ne sont pas passés en vietnamien, lequel a cependant emprunté les mots chinois correspondant aux couleurs de ces métaux. C'est ainsi que le mot pour « or » se dit en vietnamien *vàng*, pékinois moderne *houang* : « jaune » ; de même pour « argent », les Vietnamiens disent *bạc*, du chinois *pai* (autrefois *b'ak*) : « blanc ».

Par contre, le mot chinois « or », pékinois *kin*, cantonais *kam*, est passé dans beaucoup de langues thai : shan *k'am*, khamti *k'am*, ahom *k'am*, laqua *gom*. Les Siamois disent aussi *k'am* tout en utilisant le mot *t'an*, du pékinois *t'ông* : « cuivre rouge ».

Pour certaines langues tibéto-birmanes : kachin *dža*, dimasa *gadžak*, garo *gittsak* (cf. aussi tibétain *ser* « jaune », et *gser* « or »), P.K. Benedict reconstitue un ancien tibéto-birman **tsyak* « or » et aussi « rouge », lui-même venant d'un sino-tibétain **ts'iak* ; pékinois moderne *tch'é* « rouge ».

Nous donnerons un dernier exemple avec le mot « argent » : siamois *nan*, shan *nun*, khamti et nora *nün* ; et puis birman *nwe*, maru *noi*, tukiumu *nul*, correspondant à un chinois archaïque *nien* et à un tibéto-birman **(d)nul*, le **-l* final étant passé à *-n* en chinois archaïque ; pékinois moderne *yin*, tibétain moderne *dnul* : « argent ».

Trois types de soufflet de forge sont bien représentés — quoique inégalement — dans cette région. Le plus efficace est sans aucun doute le soufflet de type chinois, formé d'une caisse parallélépipédique dans laquelle le piston se déplace horizontalement, deux soupapes assurent un débit continu du vent. Un tel soufflet peut être animé par une roue à eau. On sait que l'avance — de plus de dix siècles — de la métallurgie chinoise sur la métallurgie occidentale s'explique en partie, par la présence de cet instrument qui permettait d'obtenir des fontes — c'est-à-dire des fers carburés — grâce à des températures supérieures de quelques centaines de degrés à celles atteintes en Europe aux époques romaines et médiévales.

Le deuxième type de soufflet est du type dit « malais ». Il est constitué de deux corps de pompe verticaux dans lesquels deux pistons sont alternativement levés et baissés par deux aides (femmes ou enfants). Les corps de pompe sont généralement constitués de très gros bambous d'une vingtaine de centimètres de diamètre (*Gigantochloa* spp.) lesquels, en fait sont plus continentaux qu'insulaires. Plus facile à fabriquer que le soufflet chinois, ce type de soufflet est pour ainsi dire représenté dans toute la péninsule indochinoise et dans l'archipel, depuis le Brahmapoutre au Nord, jusqu'aux îles insulindiennes et à Madagascar, à l'exception du Vietnam septentrional, où Thai, Lolo, Miao et Yao utilisent le soufflet de type chinois. Pour A. Leroi-Gourhan, la présence, dans l'Asie du Sud-Est continentale et insulaire, de la sarbacane, du chalumeau, de la seringue et de type de soufflet forme « un ensemble de concordance des acquisitions techniques » dans lesquelles il place le briquet à piston dont nous parlions plus haut.

Le troisième type de soufflet est un soufflet indien qui ressemble au soufflet à poche de cuir européen, soufflet déjà connu à l'époque romaine. Ce type d'instrument est plutôt répandu à l'Ouest de l'Irrawady, ce fleuve marquant plus ou moins la limite orientale de son aire de répartition.

A propos des soufflets nous avons mentionné la présence ou l'absence de soupape. Cette dernière est pour ainsi dire indispensable avec le soufflet à poche de cuir afin de ne pas aspirer l'air chaud du foyer, au moment de la décompression, pour ne pas dessécher le cuir. On a parlé aussi des clapets, des valves, des soupapes et de leurs noms locaux, lesquels sont souvent confondus sous un seul mot, comme l'anglais *valve*. On sait que R. Hommel explique l'origine de la valve en Extrême-Orient, par la porte des maisons chinoises, idée que J. Needham fait également sienne. (En français, le mot « valve » a désigné aussi un battant de porte.)

Nous avons mentionné quelques autres types de soufflet, mus par le poids du corps humain, l'ouvrier étant suspendu au-dessus du soufflet (Orissa de l'Inde orientale et chez les Khasi de l'Assam, une forge khasi est reproduite dans la *Metallurgy...* de J. Percy, en 1864). Cette utilisation du

poids du corps humain et du mouvement alternatif des jambes, est à rapprocher de la pompe que Zonca décrivait en 1607 (Europe).

Près de Pathengyi, dans le village de Mongwa, environ 25 km à l'est de Mandalay, en décembre 1976, nous avons enquêté chez un forgeron birman travaillant avec un soufflet qu'il nous dit avoir « inventé ». Il s'agissait d'un ventilateur centrifuge avec palmes radiales tournant dans un coffre en tôle de 21 dm³, le vent étant expulsé par une tuyère de 12 mm de diamètre à l'orifice. Commandée par un grand volant à pédale de 115 cm de diamètre, lequel entraînait par une courroie de transmission, une poulie fixe d'environ 5 cm de diamètre, cette machine nous a semblé très efficace. Pour 110 tours de volant à la minute, on obtenait 2 530 tours de l'axe supportant les pales, soit plus de 40 tours-seconde. Le forgeron appelait ce soufflet *panka* du nom du grand panneau servant de ventilateur en Inde. Ce soufflet rappelait à la fois le tarare chinois, le second ventilateur centrifuge du serrurier parisien Terral (en 1729), et (mais sans système de démultiplication) le ventilateur d'Agricola (vers 1540).

Les métaux de récupération ont remplacé ceux extraits des minerais mais les activités des forgerons subsistent dans les plaines là où l'agriculture des rizières utilise charrues, herses et chars à bœufs. Par contre le forgeron semble en voie de disparition dans les collines, le seul outil de métal dont le paysan montagnard a besoin étant le coupe-coupe, facilement trouvable dans les bazars des plaines ou par les marchands ambulants. Dans les plaines, les alchimistes, dépositaires de la science accumulée par les Ari (mahayanistes qui prévalurent jusqu'au XI^e siècle) continuent « les mariages » des métaux : métaux femelles au nombre de neuf, métaux mâles au nombre de douze, dans un contexte où les connaissances tantriques, indiennes, chinoises et arabes ne sont pas absentes, sans parler de l'astrologie.

Les fêtes de mérites et les fêtes de célébration chez les Chin de Birmanie

Nous avons poursuivi l'analyse, commencée à l'E.H.E.S.S., des matériaux recueillis par H.N.C. Stevenson, principalement *The Economics of the Central Chin Tribes* (1943, réédité en 1968) et par W.R. Head, *Hand Book of the Haka Chin Customs* (1917, réédité en 1955).

Les expressions « fête de mérites » et « fête de célébration » sont empruntées à la littérature ethnographique anglaise. Les fêtes de mérites, au nombre de cinq ou six, se déroulent dans un ordre d'importance qui va croissant : dès que l'on a offert la première, les autres deviennent obligatoires, sous peine de se voir rejeté par la communauté ethnique. Mais celui qui peut faire face à ces obligations successives devient un personnage de plus en plus important. Tous ceux qui se sont engagés à donner de telles

fêtes sont membres du club du *hausá pawl*, « Feaster's Club », que l'on peut traduire par le Club des Mangeurs. La fête de célébration est accidentelle, elle ne s'inscrit pas dans le processus des premières, elle permet seulement — en fait elle oblige — si l'on est déjà membre du *hausá pawl*, de fêter, de célébrer, un événement heureux : récolte exceptionnelle, chasse fructueuse, aménagement de sa maison.

La nourriture quotidienne des Chin est essentiellement composée de millets et de haricots bouillis ; dans ces fêtes, les invités bénéficient de grosses quantités de viande, dont celle du *mithan* (*Bos frontalis*). Les difficultés de conservation et le désir de manger de la viande obligent les habitants à se gaver et à boire de grandes quantités de bière de millet ou de maïs.

Autrement dit, donner une fête, c'est donner aux villageois avides et invités la possibilité de gros repas mais en tenant compte de la hiérarchie établie dans le village, les pièces de viande étant elles aussi hiérarchisées. En tête de la liste se trouve le chef de village, puis le forgeron, les membres du *hausá pawl*, puis tous les villageois jusqu'au fou du village qui reçoit, lui aussi sa part de viande et de bière. Parmi les bénéficiaires, après le forgeron, se placent les alliés les plus proches, c'est-à-dire les familles des deux catégories de beaux-frères : celle à laquelle appartient le frère de la femme du donataire, celle à laquelle appartient l'époux de la sœur du donataire. Dix *mithan* peuvent être immolés (les bucrânes empilés sur les bucrânes provenant d'une fête précédente rappelleront à tous, les mérites du donataire) on abat aussi des porcs et des volailles ; la bière brassée pour de telles cérémonies représente plusieurs quintaux de millet ou de maïs.

La fête est attendue par tous. Par celui qui l'offre et qui verra son prestige accru, le prix de sa fille augmenté ; il aura aussi l'assurance de rester moins longtemps dans le Monde des morts et, partant, de pénétrer plus rapidement dans ce Paradis chin qu'est la Plaine céleste. Il aura droit au bâton de marche, son épouse sera transportée en chaise à porteurs, il aura aussi le droit de se draper dans la couverture colorée, il pourra ouvrir des fenêtres dans sa maison. La fête est aussi attendue par les invités qui sont cependant obligés de participer en fournissant des grains, des jeunes porcs, des volailles. Les prestations fournies par les invités sont fonction de leur statut social, c'est-à-dire du degré qu'ils ont éventuellement atteint dans des fêtes précédentes.

Seule l'ethnographie avec une analyse minutieuse des techniques d'acquisition, de production et de consommation, des relations familiales et des rapports sociaux, de la relation et du droit permet de comprendre de telles cérémonies distributives. Nous terminerons avec cette phrase de

A.M. Hocart (1933) « ... écrire un traité sur “ l'économie primitive ” est faire preuve d'un manque total de compréhension du sujet ; c'est, en effet, attribuer nos idées de différenciation à une société qui ne les possède pas, et qui n'a encore que la notion de coopération généralisée en vue d'accroître le bien-être ».

L. B.